

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE (1500-1800)

Une anthologie



IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I 

collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau
12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)
13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet
14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)
15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)
16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou
17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)
18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz
19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka
- Série Textes**
- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers
- Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)

Une anthologie

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio* (*studiorum* ou *imperii*) qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

NEUVIÈME CHAPITRE

Afrique : le continent noir

INTRODUCTION

« Tierce partie du monde », selon l'expression de Léon l'Africain, l'Afrique est aussi, depuis Pline et saint Augustin, le continent producteur de nouveautés monstrueuses ; à ce seul titre, elle fascine et inquiète à la fois, et ses contours restent aussi mystérieux que son intérieur. S'y ajoute, pour les voyageurs désireux de l'affronter, l'héritage de la géographie des anciens, et tout d'abord la malédiction de la zone torride, réputée infranchissable. De plus, dès le rivage méridional du *mare nostrum*, l'accès du continent est cadencé par l'expansion musulmane : c'est pourquoi la domination des Ottomans sur le Maghreb nous a fait briser les entités géographiques et amputer le continent africain de ses rives septentrionales. En revanche, la pénétration de l'Islam au sud du Sahara ne contrevient pas à l'autonomie d'un milieu physique et humain que l'Européen perçoit généralement comme hostile.

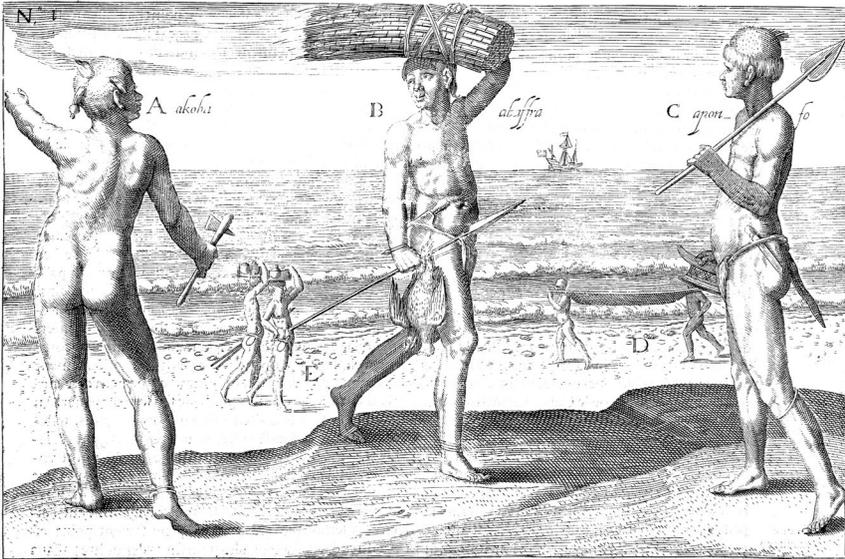
Requis par d'autres urgences plus rentables, les Européens ne feront, jusqu'au XIX^e siècle, que le côtoyer et le contourner : il sera, à Madère et aux Açores, escale pour les vins, plus au sud, réserve de Noirs qui fourniront d'esclaves les plantations américaines, à sa pointe extrême ultime occasion de se pourvoir de rafraîchissements sur la route des Indes orientales. Relâche précieuse et colonie florissante, Le Cap est si bien connu des voyageurs que souvent ils refusent d'en composer une description et se bornent à mentionner les Hottentots, suprême témoignage à leurs yeux d'une humanité dégradée, avant que les Cafres ne viennent leur disputer cette fonction. Les îles de l'océan Indien les intéressent à proportion des progrès qu'y fait la colonisation. Tout autre est la fascination durable exercée par une terre de promesse : le mystérieux royaume de Prêtre Jean, riche des trésors traditionnels de l'Orient et des promesses d'une alliance des chrétiens contre les forces de l'Islam.

Voir Catherine Coquery, *La Découverte de l'Afrique*, 1956 ; *L'Afrique au XVIII^e siècle. Mythes et réalités* (actes du VII^e colloque du Centre international de rencontres du XVII^e siècle, Tunis, 14-16 mars 2002), éd. Alia Baccar Bournaz, Tubingen, Gunter Narr, coll. « Biblio 17 », 2003. Sur Prêtre Jean, voir Anaïs Wion, « Que reste-t-il du royaume de Prêtre Jean à l'heure des empires européens en Afrique ? », séminaire du CRLV, « Civilisations et cités perdues dans la littérature des voyages », 5 avril 2005.

AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Pieter de Marees : Noirs de Guinée

La flotte hollandaise part du Texel, le 1^{er} novembre 1600. Une autre relation anonyme et relative au même voyage, au contenu très ethnologique, a été conservée par le recueil de Purchas (*His Pilgrimes*, Glasgow, Mac Lahose, 1905, l. VI, p. 247-353) et traduite du néerlandais par G. Artus, traducteur, pour la huitième partie du recueil de Bry, 1599, du récit fait par Francis Pretty de la circumnavigation de Cavendish.



Ill. 26. « Noirs de Guinée », dans P. de Marees, *Description et récit historial [...]*, 1605

La description du portrait n° 1

En cette portraiture démontre on la proportion et stature des hommes, leur ressemblance, forme et façon. La lettre A représente un esclave qu'ils nomment *Acoba* comme ils vont aux champs avec une serpe pour couper du bois. B représente comme les jeunes villageois nommés *Abassra* viennent au marché avec leurs cannes de sucre et autres fruits. C démontre un pêcheur ou pilote nommé *Aponso*, comme il s'en va au rivage, avec ses bagages à savoir une sellette de bois et une houe pour gâcher. D est comme les deux *negros* portent la canne en mer. E est comme les villageois viennent avec leur vin de palme au marché.

Le 4. Chapitre

De quelle proportion que les hommes sont en ces pays et à quoi on les peut mieux comparer, selon leur qualité.

428

Les hommes sont en ces pays-ci fort avenants de corsage, beaux de reins, et bien dispos ès jambes, et puis de corps bien figurés, ce qu'on peut assez remarquer, pour ce qu'ils vont quasi tout nus. Ils sont ronds de visage, n'ayant point de si grosses lèvres ou bouches tant larges comme les Barbaresques, mais ont des nez plats, qu'ils pressent ainsi en leur jeunesse, car ils tiennent le nez plat en élégance ; d'autre côté ne leur diffaçone cela point le visage, car selon la proportion de leur corpulence, orne il leur chère et face ; ils ont des oreilles petites, yeux blancs avec des sourcils gros, dents blanches dedans la bouche reluisantes comme ivoire, car ils ont des petits bâtonceaux avec lesquels ils fouillent toujours dedans la bouche, nettoyant les dents, dont ils font les dents fort polies ; de barbe et moustaches leur en viennent peu. Ils sont larges d'épaules, gros de bras et mains avec des doigts longs, auxquels ils laissent croître les ongles fort longs, les tenant fort polis à racler, voire aucuns y en a qui les laisseront croître à la longueur d'une des jointures des doigts tenant cela pour un grand ornement, comme voulant être de la noblesse ; les marchands du dedans du pays usent aussi tels ongles pour bienséance, car ils les entretiennent en raclant si blancs comme si c'était ivoire ; d'autre côté leur viennent ils bien à propos, car il advient souventes fois qu'ils n'ont point de louche auprès d'eux quand ils ont ouvert leurs bourses pour peser l'or, qu'ils se servent avec leurs longs ongles, et mettent l'or avec iceux en la balance ; voire j'en ai vu aucuns qui pouvaient à la fois prendre bien une demi-once d'or en sablonnière en leurs ongles. Puis sont-ils peu ventrus, longs de jambes, à pieds larges et longs orteils. Ils sont bien [p]eu pelus dessus le corps, mais au-dessus de la tête ont-ils des cheveux crépus, mais point tant comme les mores blancs, car ils sont quasi soyeux et point laineux ; au-dessous de leurs pieds, mains et lèvres sont-ils du tout blancs, ils ont la peau douce comme velours partout également où ils ne l'ont pas piquetée. Ils sont aussi bien pourvus de bons outils, dont ils font aussi grand cas, estim[a]nt pour eux un grand trésor d'avoir des instruments à travailler au jardin de Vénus bien convenables ; aussi en sont ils en commun bien garnis, passant en cela nos Flamands, et comme ils n'en sont point ignorants, aussi s'en savent-ils bien vanter et en faire la piaffe, comme ci-après en parlerons encore plus amplement. En outre croissent-ils toujours de noirceur jusqu'à la trentième année de leur âge, qu'ils sont au plus avenant et meilleur choix de leur vie ; mais devenant âgés de 70 ou 80 ans, leur commence celle noirceur à diminuer et deviennent un peu jaunâtres, et la peau commence à devenir inégale et à rider comme le maroquin d'Espagne. En conclusion, en proportion et stature surpassent-ils tous les autres mores

d'Afrique, tellement qu'on les estime à bon droit en ces quartiers pour les plus beaux et vaillants hommes d'icelle.

Description et récit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, p. 10-11.

Filippo Pigafetta : guerriers congolais

Rappelons (voir Notices) que F. Pigafetta ne s'est pas rendu lui-même en Afrique noire.

L'ordre de bataille des Mocicongiens (c'est ainsi que se nomment les indigènes du Congo) et des Angoliens est à peu près le même, ainsi que leurs armes. Ils sont tous gens de pied, et suivant la commodité du lieu, ils s'éparpillent, ou se réunissent, ou se partagent en groupes. Leurs signaux et leurs drapeaux sont les mêmes. L'armée est dirigée par des signaux et des sonneries ; le chef, qui se tient au milieu, fait exécuter ces signaux, suivant qu'il veut que le combat commence, ou que l'armée se porte à droite, ou à gauche, ou en avant, ou en arrière, ou fasse n'importe quelle manœuvre, pour chacune desquelles il y a des signaux et des commandements fixés. Les principaux instruments dont on se sert pour donner ces signaux sont de trois espèces. Les premiers sont de grandes crécelles de bois, qui rendent un son terrible, et aussi des tambours formés d'un cuir tendu sur un cylindre d'écorce, qu'on frappe avec un marteau d'ivoire¹. Ils ont, ensuite, un instrument en forme de pyramide triangulaire renversée (quand on le retourne, il finit en pointe) qui est fait de lames de fer² ; on le bat avec des baguettes, et pour qu'il rende un son plus terrible, on fêle les lames. En troisième lieu, ils se servent de défenses creuses d'éléphant, grandes et petites, percées sur le côté comme les fifres des soldats allemands, dans lesquelles ils soufflent³ pour faire une musique guerrière, et propre à exciter les courages contre le danger. Le chef de l'armée doit toujours avoir avec lui bon nombre de ces trois espèces d'instruments, grands et petits. S'il faut donner un signal à toute l'armée, il fait sonner les plus grands ; si c'est à une partie seulement, il en fait sonner d'autres plus petits, à proportion du nombre d'hommes de cette partie, de sorte que chaque peloton a son signal particulier, qu'il reconnaît, et qu'il répète. Les soldats entre eux ont aussi leurs signaux. On met au premier rang les hommes les plus agiles qui, par les sonnettes dont leur harnais est garni, augmentent le courage des autres, et les avertissent quand il faut éviter le péril. Les chefs portent sur la tête une coiffure ornée de

1 Le *ngoma* : voir *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes*, éd. Willy Bal, Paris, Chandeigne/Unesco Éditions, 2002, p. 83, note 1.

2 Le *ngonge* (*ibid.*, note 2).

3 Instrument appelé aussi trompe en ivoire, trompe traversière ou, en kikongo *mpungi* (*ibid.*, note 3).

plumes d'autruches, de paons et de coqs, qui les fait paraître plus grands, et leur donne un aspect plus redoutable. Ils garnissent leur poitrine nue de chaînes de fer qu'ils portent en sautoir ; plus elles sont grosses et lourdes (la plupart sont faites d'anneaux plus gros que le doigt), plus ils s'estiment galamment accoutrés. Le bas du corps est garni de grègues qui descendent jusqu'au genou, par-dessus lesquelles ils mettent une robe descendant jusqu'au mollet ; ils en relèvent les pans, et les attachent à leur ceinture. Cette ceinture est bien travaillée, et garnie de clochettes qui sonnent à la rencontre, et au même mouvement, et augmentent le courage de leurs gens. Les soldats du commun ont le bas du corps vêtu, et sont armés d'un arc, de flèches et d'un poignard.

Au commencement du combat, ils se forment en ordre dispersé, pour lancer plus facilement leurs traits et éviter, par un bond de côté, ceux de l'ennemi. Quand les premiers paraissent fatigués, on leur donne le signal de la retraite, ce qu'entendant, ils se retirent un peu pour faire place à de nouvelles troupes fraîches, et cela se répète plusieurs fois, jusqu'à ce que toute l'armée se porte en avant et aille à la charge.

Le Congo (sur l'édition latine des frères de Bry, 1598), trad. Léon Cahun, Bruxelles, J.-J. Gay, 1883, p. 66-68.

Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola

Au chap. X, « Des animaux qu'on trouve en cette province », F. Pigafetta décrit d'abord longuement l'éléphant (puis la manière de le capturer) et, plus brièvement, le lion et le « tigre » (panthère).

Il existe aussi, dans ce pays, comme en d'autres lieux de Barbarie et d'Afrique, un animal appelé zèbre ; il ressemble tout à fait à une mule, pour la forme et la taille ; mais ce n'est pas un mulet, car il est fécond ; et pour la couleur, il est différent de la mule, et de tous les autres animaux. Il est, en effet, de trois couleurs, noire, blanche et isabelle, qui forment des bandes larges de trois doigts, dirigées du dos vers le ventre, et bariolant tout le corps. La queue est brillante, de couleur roussâtre ; le pied et le sabot sont ceux d'une mule ; sa course est légère et rapide comme celle du cheval, qu'il dépasse même ; d'où le dicton portugais, en parlant d'un homme agile, qu'il est plus rapide qu'un zèbre.

Le zèbre a une portée par an, ce qui fait qu'il est très commun, mais il ne sert à rien aux indigènes. Il pourrait faire office de cheval à la paix et à la guerre, dans ce pays où la nature l'a mis à la place du cheval ; mais les indigènes n'ont pas de chevaux, ne savent pas soumettre les bœufs au joug, ni le zèbre au frein, et font faire par des hommes tout le travail que pourraient faire ces animaux. De même que toutes les charges sont portées à dos d'homme, ils se font eux-

mêmes voiturer en litières ou en chaises couvertes sur les épaules d’esclaves qu’ils tiennent toujours à leur portée pour cet office. S’ils veulent faire une longue route en peu de temps, ils s’entourent d’un grand nombre de ces porteurs, de façon que quand les premiers sont fatigués, d’autres puissent les remplacer, puis d’autres, et se relayant ainsi, ils dépassent un cheval trotteur.

Le Congo, éd. cit., p. 90-91.

Au siècle suivant, W. Dampier confondra le zèbre du Cap avec l’onagre : « Il y a une espèce de fort beaux ânes curieusement bigarrés de bandes égales blanches et noires, qui vont depuis la tête jusqu’à la queue, et finissent sous le ventre qui est blanc. Ces bandes ont deux à trois doigts de large, parallèles les unes aux autres, et curieusement entremêlées d’une blanche et d’une noire, depuis les épaules jusqu’à la queue. J’en ai vu deux peaux sèches, et qu’on gardait pour envoyer en Hollande comme une rareté. Elles paraissaient assez grandes pour renfermer le corps d’un animal aussi gros qu’un poulain d’un an ». (*Nouveau voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Manet, 1698, chap. XIX, p. 596, « Belle espèce d’onager, ou âne sauvage régulièrement marqueté de blanc et de noir »). Sur une autre confusion, entre le zèbre et l’âne sauvage d’Afrique du Nord, voir F. Pigafetta, *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes*, éd. cit., p. 103, note 3.

Thomas Herbert : les Angolais

C’est en se rendant en Perse avec une ambassade anglaise qu’Herbert est amené à longer le continent africain et à observer peuples et contrées. Son regard sur les nations noires subéquatoriales n’est guère empreint de sympathie et recourt souvent au sarcasme. Il parvient à hauteur de l’Angola en mai 1627 et arrive à Saldanha le 11 juillet.

Les Angolais sont d’un noir effrayant. Leur religion est celle de païens⁴ qui tiennent leurs idoles en grande estime et les appellent Mokisso. Ils sont généralement si attachés à la superstition que certains adorent le diable sous la forme d’un dragon de sang, d’autres d’un bouc, d’un léopard, d’une chauve-souris, d’un hibou, d’un serpent ou d’un chien, devant lesquels ils s’inclinent et s’agenouillent cérémonieusement. Rampant ensuite sur le sol, ils jettent de la poussière sur leur visage et offrent de l’herbe, du riz, des racines, des fruits, etc., que dévore le sorcier, un monstre craint et estimé parmi ces diaboliques sauvages.

À l’apparition de la pleine lune, les femmes se rassemblent sur une montagne où, exhibant leur derrière tout nu, elles défient dédaigneusement dame Cynthia, qui n’est l’objet de ce mépris que pour être cause de leurs menstrues.

4 *Ethniques* : païens, qui ne sont ni juifs ni chrétiens.

Ils sont très avides de nouveautés, et parmi elles les chiens, dont il font un tel cas qu'ils vendront vingt esclaves pour un chien européen. Ils ont pour monnaie des perles de verre, des coquillages, des pierres, etc. Leurs funérailles se font ainsi. Ils lavent d'abord le corps, le peignent et le revêtent, puis le portent ainsi à sa sépulture⁵, qui est spacieuse et propre, où ils enterrent ses bracelets, chaînettes et autres trésors, clôturant leurs cérémonies par des gesticulations et des exclamations qui, avec le sacrifice d'une chèvre sur le tombeau, mettent un terme aux obsèques.



432

An Inhabitant of Angola



Ill. 27. « Un Angolais », dans Herbert, *Some Years Travels into divers parts of Africa [...]*, 1677

5 *Dormitory* : cimetière.

À Loanga⁶ et vers les monts de la Lune⁷, ou Zaïre (où le Nil aux sept bouches prend sa source avant de descendre dans la Méditerranée), leurs cérémonies mortuaires se font ainsi. Ils portent le corps du défunt à l'autel d'une idole, l'y déposent, apaisent leurs déités par le sacrifice de deux chèvres et d'un bélier, qu'ils ont abattus au pied de leurs Pagothaes⁸. Ils abandonnent le sang au démon, se réservant le reste pour eux-mêmes ; tous les parents du défunt viennent de trente lieues à la ronde pour honorer les funérailles, et avant leur départ, ils retournent au sépulcre pour y passer la plus grande partie de la nuit à des thènes et des plaintes de douleur, et le jour à se divertir et faire bombance.

Non loin d'eux vivent les Anzigues⁹, une nation comblée de dons : ils ont puissance, santé, robustesse, valeur, etc. Mais il leur manque les vertus qui en feraient des êtres civilisés, car bien qu'ils soient généreusement dotés par la nature, ils ont plaisir à manger de la chair humaine de préférence à d'autre. Et alors que d'autres peuples, quand ils les envahissent, satisfont leurs appétits avec la chair de leurs ennemis, ces barbares Anzigues convoitent leurs amis, qu'ils ingurgitent avidement, disant qu'ils ne sauraient mieux exprimer une véritable affection qu'en s'incorporant leurs plus chers amis et cousins, hier objets d'amour, désormais unis à eux en un seul corps : un sanguinaire sophisme.

Ils ont des amas de chair d'hommes et de femmes coupés et joints en plusieurs morceaux et certains, las de la vie, s'offrent eux-mêmes de leur plein gré au couteau des bouchers sanguinaires, pour être par conséquent débités et mangés.

Ils sont experts en archerie, et si agiles qu'ils peuvent tirer une douzaine de flèches en l'air avant que la première ne touche le sol.

Bien qu'ils ne se soucient guère de dévotion, ils pratiquent la circoncision des hommes et parfois des femmes.

Ajoutons à leurs beautés qu'ils portent deux ou trois entailles sur le visage, qui peut-être font référence à ces deux glorieuses planètes, le Soleil et la Lune, dont ils supposent qu'elles sont unies par mariage.

Avec d'autres Africains noirs de peau, ils sont adonnés au vol et à la rapine au point de commettre une vilénie de jour plutôt que de nuit, de peur que la lune et les étoiles témoignent contre eux. Le démon ne leur est pas inconnu et ils se

6 « Loanga » : peut-être Luanda.

7 Région d'Éthiopie où la tradition ancienne situait les sources du Nil (voir J. Hall).

8 *Pagode* : le mot désigne à la fois une idole et le lieu où on lui rend un culte ; c'est le nom par lequel les Européens désignent alors les divinités des « ethniques ».

9 « Anzigues » : Nzigué ou Zandé : ce sont des Niams-Niams (voir le nom moderne de Loutsan-Zigué). « Leur sauvagerie passe la croyance, car ils se dévorent entre eux, sans même épargner leurs amis et leurs parents » (F. Pigafetta, *Le Congo, op. cit.*, p. 51).

servent de ses oracles contre des Amazoniens qui vivent non loin d'eux et qui, vaillants bien que nus, ne les craignent pas, selon ce que dit d'eux Odo. Lopez¹⁰ en son deuxième livre.

A Relation of some Yeares Travaile into Afrique [...], London, s.n., 1634, p. 8-10

Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance

Début novembre 1497 : Gama est dans la baie qu'il a nommée Sainte-Hélène (toponyme conservé), près du Rio Santiago (aujourd'hui Berg River). Alvaro Velho, auteur probable de cette relation, fournit ici la première description détaillée des éleveurs hottentots. Mais les Portugais les ont déjà rencontrés, avec Bartolomeo Diaz (début 1488), dans la « baie des Vachers » à Mossel Bay : voir les *Decadas de Asia* de João de Barros.

434 En ce pays il y a des hommes au teint basané qui ne mangent que des loups marins, des baleines, de la viande de gazelle, des racines de plantes ; ils se couvrent de peaux¹¹. Leurs armes ne sont autre chose que des cornes durcies au feu ; ils les ajustent à des gauls d'olivier sauvage ; ils ont nombre de chiens comme en Portugal et ces animaux aboient comme les nôtres.

Les oiseaux de ce pays sont également pareils à ceux de Portugal : on y trouve des corbeaux de mer, des mouettes, des tourterelles, des alouettes et bien d'autres oiseaux ; le climat de ces terres est fort tempéré et fort salubre ; il y naît des plantes utiles.

Le jour suivant, après nous être reposés, un jeudi [9 novembre], nous nous rendîmes à terre avec le capitaine-major¹², et nous nous emparâmes d'un homme qui venait parmi ces gens-là ; il était petit de corps et ressemblait à Sancho Mexia, et il allait recueillant du miel dans les halliers, parce que les abeilles dans ce pays le font au pied des buissons. On l'emmena dans le navire du commandant, lequel le fit mettre à table avec lui, et de tout ce que nous mangions il mangeait. Le jour suivant, le capitaine-major l'habilla de fort bonne façon et le fit mettre à terre ; et l'autre jour venant après celui-ci, quinze ou seize individus de ces gens-là vinrent où étaient mouillés les navires. Notre chef s'en fut à terre et leur montra quantité de marchandises, pour savoir s'il y avait dans leur pays quelques-uns de ces objets ; ces marchandises consistaient en cannelle, en clous de girofle, en perles, en semence de perles et en or, sans compter bien d'autres choses ; et ces gens ne comprirent rien à ces objets de trafic, comme gens qui jamais ne les avaient vus ; c'est pourquoi le capitaine-major leur donna

10 Le religieux portugais Odoardo Lopes, source orale du livre de F. Pigafetta (voir Notices).

11 Le traducteur a écarté la mention des étuis péniens (*bainhas*) portés par les autochtones.

12 1838 : « le capitain-mor ».

des grelots et des bagues d'étain ; et cela se passait un vendredi. On fit de même le samedi ; et le dimanche arrivèrent quarante ou cinquante d'entre eux, et après que nous eûmes dîné nous nous en allâmes à terre, et munis de *ceitils*¹³, nous leur achetions les coquilles qu'ils portaient aux oreilles et qui semblaient comme argentées ; nous leur achetions aussi des queues de renards attachées à des perches et dont ils se servaient pour s'éventer le visage. J'achetai également pour un *ceitil* une gaine que l'un d'eux portait, et de tout cela il nous semble qu'ils prisèrent fort le cuivre parce qu'ils portaient de petites chaînes de ce métal aux oreilles.

Ce jour-là un certain Fernand Velloso, de la suite du capitaine-major, exprima le vif désir de s'en aller avec eux visiter leurs habitations et savoir de quelle manière ils vivaient, ce qu'ils mangeaient, quelle vie, en un mot, ils menaient ; il demanda comme faveur au commandant la permission d'aller avec ces gens vers leurs cabanes, et se voyant ainsi importuné, le capitaine-major le laissa aller ; pour nous, nous retournâmes souper à la capitane, et quant à lui, il s'éloigna avec lesdits nègres. Et tout aussitôt qu'ils se furent séparés de nous, ils prirent un loup marin et s'en allèrent au pied d'une chaîne de montagne, dans une lande, et ils firent rôtir leur proie et ils en donnèrent une portion à Fernand Velloso, qui s'en allait avec eux, y ajoutant des racines d'herbes qu'ils mangeaient ; et le repas étant fini, ils lui dirent de retourner vers les bâtiments, ne le voulant pas amener avec eux, et Fernand Velloso, quand il se trouva en face des navires, se prit tout à coup à appeler ; quant à eux, ils s'étaient enfoncés dans les bois ; pendant ce temps nous soupions. Et dès que nous l'eûmes entendu, les capitaines cessèrent à l'instant leur repas, et nous allâmes avec eux, nous jetant dans une barque à voile, et les nègres commencèrent à courir le long de la plage ; ils furent aussi prestement auprès de Fernand Velloso que nous-mêmes, et comme nous le voulions recueillir, ils commencèrent à nous tirer avec les sagaies qu'ils portaient ; là furent blessés le capitaine-major et trois ou quatre hommes ; et tout cela arriva parce que nous nous étions fiés à eux, les prenant pour des gens de peu de cœur et qui ne se hasarderaient pas à nous attaquer ; ils ne le firent, du reste, que parce que nous allions dépourvus d'armes. Nous ralliâmes alors les bâtiments.

Les Portugais séjournent ensuite treize jours dans la baie de Sam Braz – aujourd'hui Mossel Bay – qu'avait découverte Bartolomeo Diaz le 3 février 1488, jour de la saint Blaise (Braz).

[Le 1^{er} décembre] nous vîmes arriver environ quatre-vingt dix hommes basanés, appartenant à la race que nous avons vues dans la baie de Sainte-Hélène ; il y en avait parmi eux qui allaient le long de la plage, d'autres demeuraient sur les

13 « *Ceitil* » : petite monnaie de cuivre valant 1/6 de réal.

collines. Et nous étions tous alors, ou du moins la plus grande partie d'entre nous, à bord du navire du capitaine-major, et dès que nous les eûmes aperçus, nous gagnâmes la terre dans les chaloupes que nous avions fort bien armées ; puis, lorsque nous nous trouvâmes près de la terre, le capitaine-major leur jeta des grelots, bien en avant sur le rivage, et ils les prenaient. Non seulement ils reçurent ce qu'on leur lançait ainsi, mais ils vinrent prendre les objets des propres mains du capitaine-major, ce qui nous émerveilla fort, parce que, lors du passage de Barthélemy Diaz, ils s'enfuyaient et n'acceptaient rien de ce qu'on leur offrait [...].

436

[Le lendemain] arrivèrent environ deux cents nègres tant grands que petits ; ils amenaient une douzaine de têtes de bétail, vaches et bœufs accompagnés de quatre ou cinq moutons, et lorsque nous les aperçûmes nous allâmes à l'instant à terre, et tout aussitôt ils commencèrent à faire résonner quatre ou cinq flûtes ; les uns jouaient haut, les autres bas, concertant à merveille pour des nègres, dont on n'attend guère de la musique. Ils dansaient aussi comme dansent les noirs, et le capitaine-major ordonna de sonner des trompettes, et nous dans nos chaloupes nous dansions, le capitaine-major dansant aussi après être revenu parmi nous. Et, la fête achevée, nous fûmes à terre où nous avons déjà débarqué, et là nous achetâmes un bœuf noir pour trois bracelets ; nous le mangeâmes au dîner du dimanche : il était fort gras, sa chair était savoureuse, comme celle des bœufs du Portugal.

Le dimanche, il vint tout autant de monde, et ces gens avaient amené des femmes et des petits enfants ; mais les femmes restaient sur un monticule près de la mer ; ils jouaient de leurs instruments et dansaient comme ils avaient fait durant la journée du samedi. La coutume de ces hommes est que les jeunes gens restent dans les bois avec les armes ; et les plus âgés venaient converser avec nous, et portaient de courts bâtons à la main et des queues de renards fixées à une gaule, dont ils s'éventent le visage. Et nous trouvant ainsi en conversation, le tout par signes, nous remarquâmes entre les arbres les jeunes gens accroupis, portant leurs armes à la main. Et le capitaine-major expédia un homme qui s'appelle Martin Affonso, qui déjà est allé au Manicongo¹⁴, et lui remit des bracelets pour acheter un bœuf.

Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, Bureau du « Magasin pittoresque », 1863, t. III.

14 Le nom désigne alors soit le Congo, soit le roi du pays.

Thomas Herbert : les Hottentots

Herbert rencontre les Hottentots dans la baie de Saldanha en juillet 1627. Les nombreuses rééditions du livre permettent de lui attribuer une part importante dans l'élaboration de l'image du Hottentot auprès des Occidentaux : une animalité puisant ses illustrations dans les deux registres majeurs de l'alimentation et de la sexualité. Voir M. Van Wyk Smith, « "The most wretched of the Human Race". The iconography of the Khoikhoïn (Hottentots) », *History and Anthropology*, 3-4, 1992, p. 285-330.

Les gens du pays sont de couleur basanée (je ne peux dire de complexion), robustes et bien proportionnés, et manquent de discrétion plutôt que de vigueur.

Leur tête est allongée, leurs cheveux bouclés et ressemblant plutôt à de la laine sont noirs et pleins de nœuds. Aucun endroit de leur parure ne montre autant de diversité de forme et de manière : certains se rasent un côté et laissent l'autre long et bouclé ; un second rasera tout, sauf une touffe sur le sommet, un troisième portera cinq touffes et, entre elles, le crâne rasé, d'autres auront un peu de cheveux devant, et le reste dégarni, ce qui n'est pas rare. Certains, se pensant plus élégants que les autres, accrochent à leurs cheveux des molettes d'éperons ou autre chose que les marins en bonne humeur leur auront échangés contre des coquilles d'œuf d'autruche, des tortues, de l'oseille sauvage, des bœufs, des moutons, etc.

Leurs oreilles sont longues et allongées encore par de lourdes babioles ; étirant les trous jusqu'à une grande capacité, certains y accrochent un maillon de cuivre jaune ou de fer, d'autres des chaînes, du verre, des pyrites ou des balles.

Si ces trésors leur font défaut, ils se servent de queues de cerf, de becs d'oiseaux, de testicules de chiens ou de chats sauvages, de babioles que ces Troglodytes estiment autant que nous faisons de l'or, des perles, de l'ambre, etc.

Leurs cous (car j'oubliais de dire que leurs nez camus et leurs lèvres épaisses n'ont pas besoin qu'on y ajoute) sont ornés de longues chaînes de cuivre jaune ou de cercles de fer que les marins leur procurent.

D'autres se contentent d'écailles et de pattes de tortues, de lanières de cuir graisseuses, de couronnes d'herbe, de boyaux d'oiseaux, ou de plumes.

Ils ornent fièrement leurs bras de chaînes de fer, brindilles d'arbres et anneaux de cuivre. Les femmes imitent (ou singent) les hommes.

Hommes et femmes se taillent et entaillent la chair de diverses manières ; leurs sourcils, nez, joues, bras, poitrines, derrières, ventres, cuisses et jambes sont percés et entaillés d'une manière plus étonnante que séduisante.

Ils méprisent tout habillement qui n'est pas en antiquité comparable au leur, apprécient l'or non pour sa valeur, mais pour sa couleur seulement.

Leur habit est, au mieux, une peau de bête malodorante, la peau retournée, pendant de la tête à la taille, et pour couvrir leur modestie, ils l'entourent d'un morceau de cuir grossier, et y accrochent une pièce carrée grande comme le dos d'un gant, qui pend presque aussi bas que leurs attributs.

438



Ill. 28. « Homme et femme du cap de Bonne-Espérance », dans Th. Herbert, *Some Years Travels in divers part of Africa [...]*, 1677

Beaucoup n'ont qu'un testicule, l'autre ayant été enlevé dès leur enfance, pour que Vénus ne les détourne pas trop de Pallas.

Leurs fesses et leurs jambes sont nues, quelques-uns seulement ont un large morceau de cuir attaché à leurs pieds par une cordelette ; lorsqu'ils se trouvent en compagnie d'étrangers, ils la tiennent d'ordinaire en leurs mains, de sorte que leurs pieds ont la plus entière liberté de voler, ce qu'ils arrivent à faire avec leurs orteils très adroitement.

La nuit, ils dorment en plein air autour d'un feu, qui les assure contre les lions vigilants et affamés du voisinage (qui sont si familiers et si effrontés, que l'un d'eux s'aventura dans notre tente et nous vola de notre nourriture, bien qu'une sentinelle avec son mousquet en travers eût été postée pour la garder), des lions dont l'estomac, l'alimentation, les ennemis et le gouvernement sont à peu près les mêmes.

Dans l'obscurité, les lions savent subtilement attraper et manger les Sauvages. Le jour, ceux-ci creusent des fosses, les couvrent de brindilles et y attirent les courageux lions, qui trouvent leur mort, étant mangés le même jour, eux qui avaient peut-être servi la veille de sépulcre à leurs amis ou parents.

Ces gens si bien appris descendent chaque matin des montagnes, ornés de deux ou trois boyaux crus de chat ou de lion, qui leur servent à la fois de colliers ou de chaînes et de déjeuner ; et dans leurs compliments empressés, ils saluent, mangent et parlent tous à la fois.

Ils sont très cérémonieux dans leurs remerciements car, soucieux de récompense, si vous donnez un morceau de pain à une femme, elle soulèvera immédiatement son tablier pour découvrir ses *pudenda*. Une courtoisie qu'elles ont apprise, je suppose, de certains marins hollandais mal élevés, car ils disent qu'elle leur a été enseignée par des chrétiens. Et les Anglais, je le sais, sont beaucoup plus pudiques.

Les femmes sont pour la plupart excisées, mais les hommes ne sont pas soumis à cette coutume car, au lieu d'être circoncis, ils se retirent un testicule, par crainte d'engendrer trop d'enfants¹⁵. Quelques-uns ne sachant pas très bien maintenir la concorde, ne l'étendent pas volontiers à leurs voisins et bien que sachant distinguer le tien du mien, ils convoitent tout, si bien que rapines et cruautés sont assez généralement pratiquées.

Ces Troglodytes vivent parfois sous la terre, et d'autres fois en des maisons ressemblant à des fours, rondes et dépourvues de meubles, où vit d'ordinaire toute une tribu, se fréquentant, s'entretenant, commettant des vilenies, se nourrissant et dormant tous ensemble, le plus fort dominant l'autre.

Ils émettent leurs sons à la manière des singes plutôt que comme des hommes, de sorte qu'il est très difficile de connaître leur dialecte, que son antiquité remonte ou non à Babel. De sa qualité, positive ou non, je ne disputerai pas.

15 Cette opération, effectuée à l'âge de la puberté, est mentionnée par d'autres voyageurs anciens (dont Kolbe, *Caput Bonae Spei Hodiernum*, 1719). Mais elle n'est pas attestée directement chez des voyageurs plus récents (dont J. Banks, *Journal*) ; vers 1750, la pratique semble avoir disparu : voir F. X. Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 143-145.

Pour contenter les lecteurs j'ai noté quelques termes de leur langage¹⁶, que j'ai écrits en suivant d'aussi près que possible la prononciation ; leur prononciation ressemble à celle de l'irlandais, leurs mœurs ne diffèrent guère des plus rudes des temps anciens. Ils ne comptent pas au-delà de dix (comme en certaines régions de Madagascar).

Istwee, un. *Istum*, deux. *Istgwunny*, trois. *Hackey*, quatre. *Croe*, cinq. *Istgunnee*, six. *Chowhawgh*, sept. *Chishow*, huit. *Cusho*, neuf. *Gheshee*, dix.

440

Un couteau, <i>droaff</i>	Un bracelet, <i>whohoop</i>
Une plume, <i>guasaco</i>	Une coquille d'œuf, <i>sun</i>
Un chapeau, <i>twubba</i>	Des phoques, <i>harkash</i>
Un nez, <i>tweam</i>	Une femme, <i>traqueosh</i>
Une épée, <i>dushingro</i>	Du pain, <i>bara</i> ; Donnez-moi, <i>quoy</i>
Un livre, <i>bueem</i>	Les organes génitaux, <i>gwammey</i>
Un navire, <i>chichunney</i>	Les testicules, <i>wchraef</i>
L'eau, <i>chtammey</i>	Le sexe féminin, <i>wchieep</i>
Le lait, <i>haddechereef</i>	Des mamelons, <i>semigwe</i>
Une peau, <i>gwummey</i>	Le parc ¹⁷ , <i>Istcoom</i>

Un mot de leur nourriture : des baleines mortes, des phoques, de la graisse, de la bouillie crue, ou de la chair humaine, dont ils sont désireux au point d'extraire des chrétiens de leurs tombeaux.

Ils aiment se barbouiller et se lustrer la peau d'un mélange de graisse et de charbon battus ensemble, qu'ils découpent avec leurs doigts quand il est à demi sec. En un mot, ils ont toutes les astuces possibles pour se défigurer et manifester leur régression vers leur nature infernale¹⁸.

À en juger par leurs mimiques, leurs discours et leurs visages, je doute que beaucoup d'entre eux n'ont pas de meilleurs ancêtres que les singes, que j'ai vu être ici de grande stature.

Les femmes allaitent leurs enfants alors qu'ils sont suspendus à leur dos, les mamelles riches en lait distendues par-dessus leurs épaules.

Et bien que ces sauvages soient perfides, je ne doute pas qu'ils estiment davantage un Anglais qu'un Portugais ou un Flamand.

J'en ai assez dit des habitants. J'ajouterai un mot sur la baie, et je passerai outre.

A Relation of some Yeares Travaile into Afrique [...], London, s.n., 1634,
p. 14-17.

¹⁶ Presque tous ces termes peuvent être tenus pour plausibles : voir G. S. Nienaber, *Hottentots*, Pretoria, J. L. Van Schaik, 1963, p. 104 et 168-169.

¹⁷ *Yard*. L'unité de mesure et la cour sont ici exclues par le mode de vie des Hottentots qui, en revanche, gardent la nuit leur bétail dans un enclos.

¹⁸ « *To prove their Patrimony and Reversions in Acheron* ».

Pour compléter ce portrait des Hottentots, nous donnons ici la légende accompagnant une gravure figurant dans le *Premier Livre de l'histoire de la navigation aux Indes orientales, par les Hollandois [...]*, Amsterdam, Cornille Nicolas, 1598. La flotte hollandaise a quitté le Texel, le 1^{er} avril 1595.

Portrait au vif des habitants du cap de Bonne-Espérance, nommés Saphres, hommes agiles et courageux, mais contemptibles, couverts d'une peau de bœuf, ou de mouton, taillée à la façon d'un manteau : pour armes portent piques moyennes, aucunes avec pointes de fer, mais pour le plus endurcies par le feu. La partie honteuse est couverte d'une queue de mouton, attachée à la ceinture. Leur bestial à cornes est bien dispos de membres, comme celui d'Espagne. Les brebis sont grandes et belles, et sans aucune laine ains ont du poil comme les veaux. Elles sont fort savoureuses, à cause des herbes odoriférantes qu'elles paissent. Les pingouins et chiens de mer y sont en grande abondance en temps d'hiver, qui en été cherchent leur nourriture en la mer. Le tout ici portrait sur le vif¹⁹.

Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres

Alors que les relations de voyage des XVI^e-XVIII^e siècles voient généralement dans les Hottentots une sous-humanité qui n'a pas encore accédé à la civilisation, les récits relatifs aux Cafres (de l'arabe *al-khafir*, infidèle) du Natal et du Mozambique ajoutent à cette image une brutalité et une méchanceté dont les Européens font les frais, surtout dans la tradition portugaise des « histoires tragico-maritimes ». Sans renoncer à pimenter de romanesque son étonnante aventure, Laujardière fait entendre une voix singulière demeurée, par les aléas de l'édition, ignorée de ses contemporains.

Quoiqu'on ne puisse pas dire que les Macosses²⁰ vivent sous un régime de lois, ils ne laissent pourtant guère de crimes impunis. Les peines sont arbitraires au roi. Le vol surtout n'est pas pardonné, à la réserve de celui du cuivre ou du fer, car, comme l'un et l'autre sont fort rares et aussi précieux que le sont parmi nous les diamants et les perles, ils pardonnent à une tentation trop forte pour eux pour y pouvoir résister. Mais si quelqu'un dérobe un bœuf ou un mouton, on le fait mourir irrémisiblement, parce que la tentation n'est plus si grande par l'abondance qu'ils en ont. Ils n'attribuent plus le larcin à la faiblesse de la nature, mais au méchant naturel du voleur. Ceux que j'ai vu punir furent attachés à des arbres et, après qu'on leur eut donné quatre ou cinq cents coups de pagaie, plus

19 L'abondante légende manifeste que l'auteur confond les Cafres et les Hottentots, et voit dans ces derniers un peuple pasteur, possesseur d'un havre pour rafraîchissement. Le texte de la relation met en place des éléments qui seront repris à satiété : « toujours étaient puants parce que toujours se frottent de graisse et oing. [...] Quand avions tué quelque bœuf [ils demandaient] les entrailles et boyaux, et les mangeaient tout crus, en ayant ôté la principale fiente. [...] Ils parlent brutif, comme en Allemagne ».

20 Peuple appartenant au groupe Xhosa, dans la région du Natal.

ou moins suivant l'ordre du roi, on les laissa mourir ainsi, attachés à ces arbres, pour servir d'exemple aux autres.

Je n'eusse jamais cru que parmi des peuples si brutaux et si grossiers, l'honnêteté et la bienséance eussent été si fort en recommandation. Si, par malheur ou autrement, un homme lâchait en présence des autres – et surtout de celle des femmes – un vent sale, il passerait pour un infâme et aurait de la peine à pouvoir revenir ensuite dans la compagnie des autres. Les femmes pareillement y ont un fort grand air de modestie. Dès qu'elles voient un homme, elles se couvrent si bien avec leur peau²¹, qu'on ne leur voit presque que le blanc des yeux. Mais, quoique devant le monde elles affectent de paraître fort sages et fort retirées, néanmoins, dans le particulier, ce n'est plus la même chose. On jugera de leur humeur par ce qui m'arriva un jour avec les filles du roi.

442

J'étais allé visiter les Hollandais qui logeaient chez lui²². Il fallait pour y aller traverser une petite rivière qui n'était pas loin de son habitation. Comme j'en approchai, je vis cinq femmes qui s'y baignaient. Dès qu'elles m'aperçurent, craignant que ce ne fût quelque autre ou que je ne fusse accompagné, elles coururent à leur peau et s'en couvrirent avec promptitude. Mais, alors qu'elles me reconnurent et me virent seul, elles les laissèrent et se jetèrent sur moi. Elles m'eurent bientôt dessaisi de la mienne, ma ceinture fut mise en pièces. Enfin elles me mirent aussi bien qu'elles dans le même état que l'on dépeint nos premiers parents. Après cela, elles me firent mille caresses, me reprochèrent d'avoir abandonné leur habitation, me louèrent sur ma beauté, vantèrent mon teint qui approchait très fort du leur, mes yeux si joliment enfoncés dans la tête, mon petit nez retroussé, ma bouche si bien fendue et mes lèvres si relevées qui sympathisaient tant avec les leurs²³. Elles ajoutèrent que, pour peu que mes cheveux fussent un peu plus crépés, il n'y aurait pas un Macosse aussi joli que moi, que j'étais bien plus beau que ces autres Blancs avec leur couleur jaune et leurs cheveux blonds²⁴ ; en un mot, je me vis bientôt travesti en un nouvel Adonis par ces dames cafres. Mais elles n'étaient pas des Vénus pour moi. Je faisais cependant ce que je pouvais pour m'arracher de leurs mains. En voyant qu'elles ne voulaient pas me rendre ma peau, je courus aux leurs, en prit une et me mis à courir de toute ma force vers leur habitation. Je rencontrai à quelques pas de là une des femmes du roi qui, me voyant cette peau sur mes épaules, me

21 La peau de bœuf portée sur les épaules par les hommes et les femmes de cette nation.

22 Hollandais naufragés un an avant l'arrivée de l'auteur et logés chez les mêmes Cafres. L'un d'eux, « tout jaune », avec « une grande barbe et des cheveux blonds fort longs et mal peignés » a raconté leur aventure au jeune homme.

23 À rapprocher d'un épisode semblable (entre une reine cafre et l'épouse du capitaine portugais) à l'acte IV de la tragédie que Nicolas Chrétien tira en 1608 du naufrage du *San João*, commandé par Manuel de Sepulveda (1553).

24 Hollandais naufragés un an avant l'arrivée de l'auteur et logés chez les mêmes Cafres.

demanda où je l'avais prise. Je lui contai toute mon aventure. Elle me défendit d'en parler à personne et me dit de lui rendre cette peau, et que je me donnasse bien garde de paraître ainsi devant le roi, qu'elle m'en voulait donner une autre, et que je l'attendisse dans le même endroit.

Elle me laissa en même temps et m'en apporta bientôt une autre toute neuve qu'elle avait préparée pour un de ses fils. Pour peu que l'on eût eu d'envie, cette aventure aurait pu avoir de plus grandes suites, car, depuis cela, le roi commença à me faire plus de caresses qu'à l'ordinaire et proposa un jour de me marier avec la plus jeune de ses filles. Je crus d'abord qu'il se moquait de moi ; depuis je connus que c'était sérieusement qu'il m'avait fait cette proposition, car il m'en parla depuis fort souvent, de sorte qu'il n'a tenu qu'à moi de me voir gendre de Sa Majesté Macossienne. Mais cette fortune ne me tentait pas, je ne soupirais qu'après mon retour en Europe. La vie que je menais commençait à m'être insupportable. Enfin, après avoir demeuré un an entier parmi ces peuples, Dieu eut pitié de moi et m'en retira²⁵.

Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689), éd. E. Duguay, F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1996, p. 50-52.

Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs

Dans la Lettre XII, « Des Noirs », de son *Voyage à l'île de France* (1773), l'auteur développe des thèmes dont ne se détournent pas, quoi qu'il en dise, les « philosophes » de son temps. Mais il soutient la connaissance directe qu'il a eue de l'esclavage colonial par un mode d'exposition qui met en relief le témoignage personnel : à juste titre, car les réquisitoires anti-esclavagistes précédents s'appuyaient sur l'expérience d'autrui. Voir Rosanna Gorris, « *Il Voyage à l'île de France di Bernardin de Saint-Pierre : dall'isola infernale alla colonia ideale* », dans *Sulla via delle Indie orientali/Sur la route des Indes orientales*, éd. Paolo Carile, Paris, Nizet/Fasano, Schena, 1995, p. 229-249.

[...] C'est à Madagascar qu'on va chercher les Noirs destinés à la culture des terres. On achète un homme pour un baril de poudre, pour des fusils, des toiles, et surtout des piastres. Le plus cher ne coûte guère que cinquante écus.

[...] On les débarque tout nus avec un chiffon autour des reins. On met les hommes d'un côté, et les femmes à part avec leurs petits enfants qui se pressent

²⁵ Au moyen d'un petit vaisseau que les Hollandais du Cap envoyèrent pour chercher leurs compatriotes. Le roi cafre prit congé avec émotion de son jeune protégé. On trouvera une intéressante « Figure des negres de Mozambique appelez Cafres », Jan Huygen dans Van Linschoten, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Paris, Hachette, 1972 (repro. de Amsterdam, T. Pierre, 1610), p. 113.

de frayeur contre leurs mères. L'habitant les visite partout, et achète ceux qui lui conviennent. Les frères, les sœurs, les amis, les amants sont séparés ; ils se font leurs adieux en pleurant, et partent pour l'habitation. Quelquefois ils se désespèrent ; ils s'imaginent que les Blancs les vont manger ; qu'ils font du vin rouge avec leur sang, et de la poudre à canon avec leurs os.

L'auteur rapporte ensuite quelques particularités physiques et traits de mœurs de cette nation.

Voici comme on les traite. Au point du jour trois coups de fouet sont le signal qui les appelle à l'ouvrage. Chacun se rend avec sa pioche dans les plantations où ils travaillent presque nus à l'ardeur du soleil. On leur donne pour nourriture du maïs broyé, cuit à l'eau, ou des pains de manioc ; pour habit un morceau de toile. À la moindre négligence on les attache par les pieds et par les mains sur une échelle. Le commandeur, armé d'un fouet de poste, leur donne sur le derrière nu cinquante, cent, et jusqu'à deux cents coups. Chaque coup enlève une portion de la peau. Ensuite on détache le misérable tout sanglant ; on lui met au coup un collier de fer à trois pointes, et on le ramène au travail. Il y en a qui sont plus d'un mois avant d'être en état de s'asseoir. Les femmes sont punies de la même manière.

444

Le soir, de retour dans leurs cases, on les fait prier Dieu pour la prospérité de leurs maîtres. Avant de se coucher ils leur souhaitent une bonne nuit.

Il y a une loi faite en leur faveur appelée le Code noir. Cette loi favorable ordonne qu'à chaque punition ils ne recevront pas plus de trente coups, qu'ils ne travailleront point le dimanche, qu'on leur donnera de la viande toutes les semaines, des chemises tous les ans ; mais on ne suit point la loi. Quelquefois, quand ils sont vieux, on les envoie chercher leur vie comme ils peuvent. Un jour j'en vis un qui n'avait que la peau et les os découper la chair d'un cheval mort pour la manger. C'était un squelette qui en dévorait un autre.

À nouveau, quelques traits de mœurs, mais qui ne soulignent que la tristesse de leur condition.

Enfin lorsque les Noirs ne peuvent plus supporter leur sort, ils se livrent au désespoir. Les uns se pendent ou s'empoisonnent, d'autres se mettent dans une pirogue, et sans voiles, sans vivres, sans boussole, se hasardent à faire un trajet de deux cents lieues pour retourner à Madagascar. On en a vu aborder ; on les a repris et rendus à leurs maîtres.

Pour l'ordinaire ils se réfugient dans les bois, où on leur donne la chasse avec des détachements de soldats, de Nègres et de chiens. Il y a des habitants qui s'en font une partie de plaisir. On les relance comme des bêtes sauvages. Lorsqu'on ne peut les atteindre, on les tire à coups de fusil, on leur coupe la tête, on la porte en triomphe à la ville au bout d'un bâton. Voilà ce que je vois presque toutes les semaines.

Quand on attrape les Noirs fugitifs, on leur coupe une oreille, et on les fouette. À la seconde désertion ils sont fouettés, on leur coupe un jarret, on les met à la chaîne. À la troisième fois ils sont pendus ; mais alors on ne les dénonce pas : les maîtres craignent de perdre leur argent.

J'en ai vu pendre et rompre vifs. Ils allaient au supplice avec joie, et le supportaient sans crier. J'ai vu une femme se jeter elle-même du haut de l'échelle. Ils croient qu'ils trouveront dans l'autre monde une vie plus heureuse, et que le père des hommes n'est pas injuste comme eux.

Les esclaves estiment que l'arrivée des Blancs a causé leur malheur ; l'auteur rapporte plusieurs traits de cruauté commis par ceux-ci.

J'ai vu chaque jour fouetter des hommes et des femmes pour avoir cassé quelque poterie, oublié de fermer une porte. J'en ai vu de tout sanglants frottés de vinaigre et de sel pour les guérir. J'en ai vu sur le port, dans l'excès de leur douleur, ne pouvoir plus crier ; d'autres mordre le canon sur lequel on les attache... Ma plume se lasse d'écrire ces horreurs ; mes yeux sont fatigués de les voir, et mes oreilles de les entendre. Que vous êtes heureux ! quand les maux de la ville vous blessent, vous fuyez à la campagne. Vous y voyez de belles plaines, des collines, des hameaux, des moissons, des vendanges, un peuple qui danse et qui chante ; l'image au moins du bonheur ! Ici, je vois de pauvres Nègresses courbées sur leurs bèches avec leurs enfants nus collés sur le dos, des Noirs qui passent en tremblant devant moi ; quelquefois j'entends au loin le son de leur tambour, mais plus souvent celui des fouets qui éclatent en l'air comme des coups de pistolet, et ces cris qui vont au cœur... Grâce, Monsieur !... Miséricorde ! Si je m'enfonce dans les solitudes, j'y trouve une terre raboteuse, toute hérissée de roches, des montagnes portant au-dessus des nuages leurs sommets inaccessibles, et des torrents qui se précipitent dans des abîmes. Les vents qui grondent dans ces vallons sauvages, le bruit sourd des flots qui se brisent sur les récifs, cette vaste mer qui s'étend au loin vers des régions inconnues aux hommes, tout me jette dans la tristesse, et ne porte dans mon âme que des idées d'exil et d'abandon.

Au Port-Louis de l'Île-de-France, ce 15 avril 1769

Œuvres complètes, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820, t. I, lettre XII.

La lettre se poursuit par des « Réflexions sur l'esclavage » dans lesquelles Bernardin de Saint-Pierre développe des principes humanitaires exposés également par Montesquieu, Diderot ou l'abbé Raynal. Il observe que le Code noir n'est guère appliqué et que les philosophes contemporains, qui s'émeuvent de massacres d'autrefois (la Saint-Barthélemy, la conquête du Mexique), taisent un crime commis « de nos jours » par « la moitié de l'Europe ».

Au cours d'un voyage de Londres à Surate de mars à septembre 1628, P. Mundy fait escale à Madagascar. Voir aussi la description de J. Van Neck, *Premier Livre de l'histoire de la navigation [...]*, *op. cit.*, chap. VIII, p. 9. Sur les voyages à Madagascar, voir Sophie Linon-Chipon, *Gallia Orientalis. Voyages aux Indes orientales, 1529-1722*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2003.

446

Saint-Laurent²⁶, autrefois appelée Madagascar, est tenue pour une des plus grandes îles qui aient jamais été découvertes. Le pays tout autour d'Augustine Bay²⁷ est beau, rond et plaisant à voir, abondant de bois et possède une grande rivière d'eau douce²⁸, tous deux remplis de gibier à plumes et de poissons de toute sorte, différents des nôtres. Les gens sont noirs, bien proportionnés, aux membres forts, actifs et sains, traitables et sociables avec nous, leur chevelure agencée en de petites plaques pendant autour de la tête qui, chez certains, sont réunies partiellement en couronne au sommet du crâne ; ils les oignent de beurre, de graisse ou d'huile, selon ce qui leur tombe d'abord sous la main. Pour armes, ils ont des flèches. Ils vont généralement nus, à l'exception d'un tissu pour couvrir leur sexe ; mais les plus importants ont une grande pièce de coton coloré en bandes qu'ils portent parfois autour de la taille et parfois sur leurs épaules, comme un manteau. Nous échangeâmes avec eux des colliers de cornaline contre des bouvillons, qui sont ici les plus beaux que j'aie jamais vus, avec une grande bosse sur les épaules, des moutons de la couleur d'un veau, à belle laine, avec une grosse queue²⁹, des oreilles pendantes et de grands fanons. Les colliers de cornaline sont mis par eux au-dessus de tout autre trésor : offrez-leur des pièces d'or ou des anneaux d'or incrustés de pierres précieuses, ils les refusent pour le collier ; le reste, ils l'ignorent ou n'en font aucun cas. C'est ainsi que pour sept ou huit de ces colliers, qui vaudraient à peine sept pence en Inde, nous pouvions avoir un bouvillon qui vaudrait trois ou quatre livres en Angleterre³⁰.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

26 Appelée ainsi par les Portugais, qui la découvrent en 1506 (voir J. Van Neck, voyage de 1598 : « Saint-Laurent, ou Madagascar »), l'île ne recouvrera son nom indigène qu'au milieu du XVII^e siècle, avec Flacourt.

27 Au sud-ouest de Madagascar, escale ordinaire sur la route de l'Inde.

28 L'Onitahy.

29 « *Long bigg Tails* ». Herbert les mentionne également p. 22 : « *Sheep bigtail'd like those in Syria and Persia* ». Les moutons à grosse queue du Moyen-Orient étonnaient les voyageurs du XVI^e siècle : voir, entre autres, J. Thenaud, Rabelais, Moryson.

30 Herbert confirme cette fascination pour les colliers de cornaline.

Occupée et nommée (en l'honneur du stathouder Maurice de Nassau) par les Hollandais, qui s'en désintéressèrent après leur installation au Cap, l'île Maurice, qui deviendra l'île-de-France, fascine les voyageurs par la richesse de sa faune. Elle présente un échassier singulier, le dodo (aussi appelé autruche à capuchon), nom vulgaire du dronte (*Raphus cucullatus*) : une proie trop facile, dont la disparition est acquise à la fin du XVII^e siècle (la dernière mention date de 1687). Description et gravure également dans J. Nieuhoff (*Voyages and Travels to the East-Indies, 1653-1670*, London, s.n., 1732 ; réimpr. Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 312-313), qui précise que trois ou quatre « dronte or dodaers » peuvent nourrir une centaine d'hommes. Sur le dronte, voir la riche notice dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Peut-être est-il représenté sur une planche de J. Van Neck (*Premier Livre de l'histoire de la navigation [...], op. cit.*), p. 6, relative à Madagascar : « oiseaux grands comme des cigognes, mais ont le bec courbe ». Des chercheurs néerlandais viennent de découvrir « des squelettes presque entiers du dodo » (voir *Le Monde*, 29 décembre 2005). En 1598, les Hollandais de l'amiral J. Van Neck arrivent à l'île de Cerne, qu'ils nommeront Maurice.

Ladite île est fort fertile, aussi fort peuplée d'oiseaux, comme tourterelles en abondance, de sorte que moi et encore deux des miens, avons pris en un après-dîner plus de 150, et si eussions voulu remplir nos charges, en eussions pris et tué des bâtons en plus grand nombre. Il y a aussi un nombre infini de perroquets gris, et aussi d'autres sortes d'oiseaux de la grandeur de nos cygnes, étrangement têtus, et sur la tête pelus, à l'instar d'une chappette et sont sans ailes ; mais en lieu d'ailes ils ont trois ou quatre plumes noires, et au lieu du cap, ont-ils quatre ou cinq plumettes crêpues de couleur grisâtre. Ces oiseaux furent de nous nommés oiseaux de nausée, partie pour ce qu'ils devaient si longtemps cuire, voire coriaces, mais étaient médecine pour l'estomac et la poitrine, partie pour ce qu'eûmes assez des tourterelles, qui étaient beaucoup plus délicates et favorables ».

Second Livre de la navigation des Indes orientales, Amsterdam, C. Nicolas, 1601, p. 2-3.

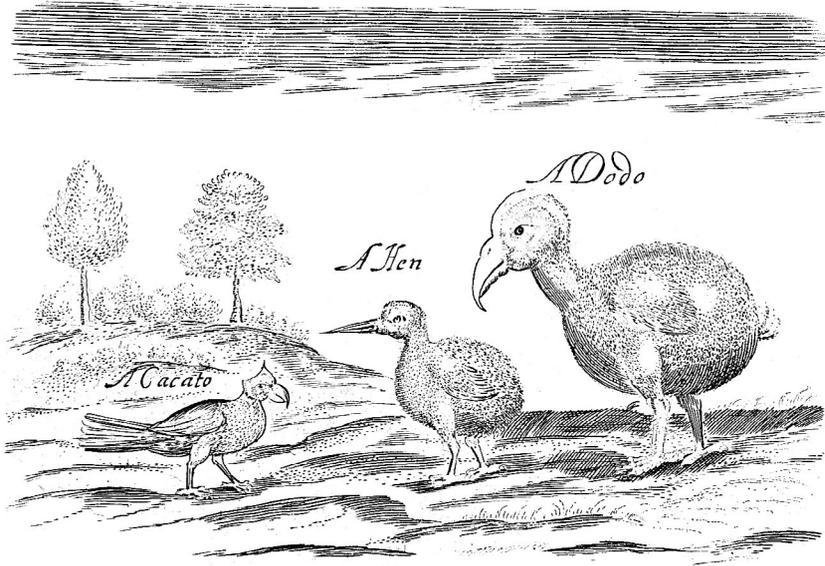
Sur une gravure relative à l'installation des Hollandais sur l'île apparaît le dodo : « Cet oiseau a la grandeur d'un cygne, par nous nommé oiseau de nausée, car quand nous eûmes les colombelles tant mignardes, et autres petits oiselets en abondance, n'en fîmes compte ». En 1634, Herbert confirme et développe cette description.

Pour sa forme et sa rareté [il] pourrait rivaliser avec le phénix d'Arabie. Son corps est rond et gras, il pèse rarement moins de cinquante livres ; il est réputé comme objet d'étonnement plus que pour sa chair, que des estomacs grasseyés pourraient rechercher, mais elle ferait du mal aux délicats, et sans les nourrir³¹.

31 L'édition de Herbert, *Some Years Travels into divers part of Africa [...]*, London, R. Scott, 1677 précise que les Hollandais le nomment « *Walghvogel or Dos Eersen* » (p. 382).

Son visage projette de la mélancolie, comme s'il était sensible à l'injustice de la nature, qui l'a affligé d'un corps si volumineux, piloté par un complément d'ailes si réduites et si impotentes qu'elles ne servent qu'à attester qu'il est bien un oiseau.

448



Ill. 29. « Le dodo », dans Herbert, *Some Years Travels into divers parts of Africa [...]*, 1677

La moitié de sa tête est nue, et couverte comme d'un léger voile, son bec est recourbé vers le bas ; des narines à la pointe, il est d'un vert clair mêlé d'une teinture de jaune pâle ; il roule ses petits yeux ronds comme s'ils étaient des diamants. Sa robe est de plumes duveteuses, sa traîne de trois petites plumes dépourvues de proportion, ses pattes ne démentent pas le reste. Capable de bonds soudains, il est d'un appétit robuste et avide, et peut digérer des pierres et du fer. Une représentation fera mieux comprendre sa description.

L'île possède d'autres variétés d'oiseaux : autours, faucons, perroquets, des chauves-souris aussi grandes que des autours, flamants, oies, pigeons boullants, hirondelles, milans, merles, rouges-gorges, de magnifiques hérons blancs, des cacatoès féroces et impossibles à domestiquer (et dont le nom pourrait tout à fait provenir du grec *kakou odu*, engendré d'un œuf pourri), outardes, poules etc. et d'autres semblables, dont je ne donne le nom que pour l'information de ceux qui ne le savent pas.

A Relation of some Yeares Travaile into Afrique [...], London, s.n., 1634, p. 211-212.

Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean

Le 20 octobre 1520, les Portugais reçoivent un messenger de Prêtre Jean dont la capitale est fluctuante jusqu'au XVII^e siècle, ce nomadisme n'interdisant pas une organisation précise de la cour. Nous rétablissons l'appellation commune « Prêtre Jean » (édition d'Anvers : « le Prêtre-Jean »). Par cette rencontre, le réel africain rejoint un des hauts lieux de l'imaginaire chrétien médiéval. Nous avons corrigé entre crochets certaines insuffisances de la traduction.

La magnificence de Prêtre Jean

À heure de tierce, le religieux vint fort hâtivement, disant que Prêtre Jean nous envoyait appeler. Donc l'ambassadeur ordonna que tout ce que le Grand Capitaine envoyait fût chargé, et que nous nous missions en ordre : ce que nous fîmes, le mieux et le plus proprement qu'il nous fut possible³², et vinrent plusieurs pour nous accompagner, tant à pied qu'à cheval, avec lesquels nous chevauchâmes en ordonnance jusqu'à la porte, que nous vîmes au milieu d'une infinité de pavillons et tentes comme si ce eût été quelque cité : et celle de Prêtre Jean toute blanche tenait en une belle campagne selon la même accoutumance. Et au-devant d'icelle y en avait une fort grande, et rouge, laquelle on dit ne se voir jamais tendue sinon au jour des grandes fêtes, ou bien quand sa majesté veut donner quelque audience d'importance. Au-devant d'icelle on avait dressé deux rangs d'arcs, revêtus de draps de soie blanche et rouge : à savoir un arc couvert de blanc et l'autre de rouge : et n'étaient pas proprement couverts, mais entortillés de draps, comme on ferait d'une bande étroite à l'entour d'un bâton sous lequel on porte une croix et ainsi étaient parés ces arcs, qui pouvaient être jusqu'au nombre de vingt d'un côté, dont la hauteur et largeur était comme celle de ceux d'un petit cloître : étant les deux ordres distants l'un de l'autre, à un jet de pierre. Là se voyait une infinité de peuple, dont je pense que le nombre pouvait arriver jusqu'à quarante mille personnes³³, en si bonne ordonnance d'un côté et de l'autre, qu'on ne les eût vu mouvoir en sorte que ce fût : dont les plus richement vêtus et en meilleur équipage se trouvaient plus à côté des arcs, entre lesquels y avait quelques chanoines et autres gens d'Église fort vénérables, portant de grands capuchons en tête, non comme mitres, mais avec quelques pointes de drap de soie à la cime, peinte de couleurs³⁴. Ceux-ci étaient encore accompagnés d'autres fort bien vêtus : au-devant desquels étaient quatre chevaux, deux d'une couleur³⁵ et deux de l'autre, sellés et caparaçonnés fort richement, et parés de draps d'or, qui battaient jusqu'en terre : mais les armes,

32 L'italien ajoute : « ce que nous fîmes fort bien avec l'aide de Dieu ».

33 Vingt mille, selon le texte portugais.

34 It. *ed erano di pano di seta e di grana*.

35 It. *due da una parte*.

qui étaient couvertes en dessous, ne s'apercevaient aucunement ; toutefois on leur voyait sur la tête des chanfreins qui passaient les oreilles et descendaient jusque sur les mors, avec de grands et divers panaches. Puis au dessous de ces quatre en y avait plusieurs autres beaux harnachés et couverts de soie et velours, si bien choisis et ordonnés que la tête de l'un ne surpassait celle de l'autre : demeurant fermes en leur place, comme s'ils eussent été alignés en file ainsi que les hommes. Au derrière de ces chevaux étaient aucuns personnages d'honneur, qui n'étaient vêtus sinon de la ceinture en bas, de draps de coton fort blancs, et déliés. Le reste du peuple étant habillé assez grossièrement se voyait entre ceux-ci et les autres. C'est la coutume que devant les rois et grands seigneurs qui peuvent commander, quelques hommes aillent portant un bâton, au bout duquel pend une longue courroie faisant un grand bruit, pour commander à la multitude de se retirer : et en y eut bien cent de ceux-ci, lesquels nous vinrent rencontrer étant tous vêtus de petites chemises de soie et jetaient de si grands cris qu'ils ne laissaient ouïr personne : tellement que chacun était contraint de faire large. Les gens de cheval et qui étaient sur mules à nous accompagner mirent pied à terre de bien loin, mais nous cheminâmes encore un long temps sans démonter, jusqu'à ce que nous fûmes parvenus auprès de la tente rouge à un trait d'arbalète, là où ceux qui nous conduisaient commencèrent à faire les révérences et solennités accoutumées : en quoi nous les imitions, pour autant que nous avions auparavant été avertis de ce faire, qui était de baisser la main droite jusqu'en terre. Nous rencontrâmes encore bien soixante hommes, qui étaient comme nous pourrions dire huissiers, qui venaient droit à nous à demi couverts, à cause que c'est leur coutume de trotter ainsi, sans faire tous les mandements de Prêtre Jean, ès réponses d'icelui. Ils étaient vêtus de chemises blanches et de draps de soie qu'ils portaient sur leurs épaules, les laissant traîner jusqu'en terre : et avaient des peaux de couleur rousse, ou tannée, fort pelues, qu'ils disaient être de lions, sur lesquelles ils portaient des chaînes d'or, mal élaborées et de lourde façon, avec des pierres enchâssées dans icelles, et autres bijoux autour du cou ; puis avaient des ceintures de soie de diverses couleurs, de telle largeur et forme que sont les sangles de cheval, sinon qu'elles avaient les houppes qui pendaient jusqu'en terre, tant d'un côté que de l'autre : et en tel équipage nous accompagnèrent jusqu'au premier ordre des arcs, là où ils s'arrêtèrent.

Mais avant que d'y être parvenus, nous avons trouvé au chemin par où nous devons passer quatre lions enchaînés. Et les ayant passés, au milieu du camp, à l'ombre des premiers arcs étaient plantés quatre honorables hommes, du nombre desquels l'un était des deux plus grands seigneurs de la cour de prêtre Jean, qui s'appelle Betudete³⁶, étant leur office de marcher en campagne aux deux ailes de la

36 *lt. Betudete, cioè gran capitano.*

cour, à dextre et à senestre, particulièrement ; dont l'un qui doit être à main droite était détenu (comme l'on disait) en une guerre contre les autres³⁷ : et l'autre que nous trouvâmes était celui qui côtoyait la cour sur le côté senestre. Les trois autres étaient grands personnages, vers lesquels partîmes. Nous demeurâmes un long temps sans parler les uns aux autres tant d'un côté et d'autre ; et cependant arriva un ancien prêtre, qui se disait être parent et confesseur de Prêtre Jean, étant vêtu d'une cape blanche en manière de barnusse³⁸ avec un grand capuchon de soie : et se nommait par son titre Cabeata, qui est la seconde personne en ce royaume, qui sortait de la tente de Prêtre Jean, dont nous étions encore bien loin³⁹. Et au-devant d'icelui s'acheminèrent les trois des quatre qui nous accompagnaient, laissant le Betudete avec nous, qui s'avança deux ou trois pas au-devant et se joignant avec eux vinrent tous cinq à nous. Ce qu'ayant fait, le Cabeata s'adressa à l'Ambassadeur, lui demandant d'où il venait, et ce qu'il cherchait. À quoi l'Ambassadeur fit réponse qu'il venait des parties de l'Inde pour porter une ambassade au Prêtre Jean de la part du Grand Capitaine et Gouverneur pour le roi de Portugal. Laquelle chose le Cabeata entendue, il fit retour à Prêtre Jean, devant lequel il retourna, et alla par trois fois, avec les mêmes demandes et réponses, telles que l'Ambassadeur continua toujours, et à la quatrième, le Cabeata lui fit dire qu'il déclarât ce qu'il avait en charge, et qu'il en porterait la parole à Prêtre Jean. L'Ambassadeur répondit qu'il baisait, avec toute sa compagnie, les mains de son Excellence, non sans une infinité de grâces au Seigneur Dieu, de ce que ses saints désirs étaient accomplis, voyant Chrétiens commerçant avec Chrétiens, dont il demeurait merveilleusement satisfait et content, d'avoir donné commencement à une chose tant louable et de grande recommandation.

Le Cabeata s'en retourna avec cette réponse et revint aussitôt, étant à toutes les fois conduit et ramené par ces quatre que j'ai dit ci-dessus ; puis étant parvenu jusqu'à nous, dit que Prêtre Jean nous recevait pour les très bien venus, et que nous nous en retournissions reposer. En cette première audience on ne tint autre propos, et ne put l'Ambassadeur avoir la vue de Sa Majesté. Mais dès cette heure-là il remit pièce par pièce tout ce que le Grand Capitaine envoyait présenter à sa Hautesse, avec quatre sacs de poivre de surcroît, que nous avions apportés pour faire notre dépense : toutes lesquelles choses furent incontinent portées en la tente de Prêtre Jean : d'où elles furent puis après apportées aux arcs où nous étions, sur lesquels furent étendus les draps de satin que nous mîmes entre leurs mains, et semblablement toutes les autres choses qui furent exposées à la vue d'un chacun. Et alors silence fut imposé quand un (lequel est appelé le Grand Justice

37 *It. contro i Mori.*

38 *It. bernusso, burnous.*

39 *It. lontani ben dui tratti di pietra, à plus de deux jets de pierre.*

de la cour) parla hautement, déclarant pièce par pièce les présents que le grand capitaine envoyait à Prêtre Jean : et que grâces fussent rendues à Dieu de ce que par sa bonté infinie il avait permis que toute la Chrétienté fût unie : et lors fut fait un édit, que ceux auxquels cette chose ne fût agréable montrassent en apparence signe de douleur, autrement que chacun donnât à connaître le plaisir qu'on en devait recevoir⁴⁰. Alors toute l'assistance jeta un haut cri, en louant le Seigneur : ce qui dura longuement. Puis nous fûmes expédiés, et menés loger à un grand trait d'arbalète loin des tentes de Prêtre Jean, là où était dressée celle qu'il nous avait fait présenter, en laquelle était demeuré tout le reste de nos hardes.

Historiale description de l'Ethiopie [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1558, chap. LXIX, f° 170-173.

« L'appareil que tient Prêtre Jean allant par voyages »

452

Le vingt et neuvième de décembre, le Prêtre Jean nous fit dire que nous n'eussions à déloger sans son commandement, auquel nous obéîmes : et telle est la façon et manière de cheminer. On ne peut savoir quand il veut partir, ni quelle part il veut tirer ; mais toute la cour s'arrête ou l'on voit sa tente blanche tendue et se logent les courtisans aux lieux qu'ils savent leur être ordonnés, d'un côté et d'autre, loin ou près d'icelle. En sa tente se font les cérémonies accoutumées touchant la sonnerie, encore qu'il n'y soit présent, mais non pas avec telle révérence comme s'il y était en personne : ce que se peut fort bien connaître à la manière de faire des pages et en autres choses, et demeurant aucunes fois derrière, aucunes fois devant, comme il plaisait à icelui seigneur d'en ordonner. Or sa manière de voyager était pour lors telle. Il chevauchait à découvert, ayant la couronne en tête, environné par-derrière de courtines rouges seulement, et de bandes fort longues et hautes, lui étant au milieu. Ceux qui les portaient allaient au-dehors et les soutenaient avec lances enlevées en l'air. Dans icelles courtines marchaient ses [six] pages, nommés Lagamenos qui veut dire pages de la bride à cause que la mule de Prêtre Jean par eux conduite, à un fort beau et riche chanfrein sus la bride, laquelle a en sa mentonnière deux cordons de soie en or, par deux de ces pages d'un côté et d'autre : conduisant en ce point la mule de Sa Majesté. Puis en y a deux autres qui cheminent de chacun côté, tenant une main sur le col de la mule, et deux au derrière avec une main sur la croupe semblablement. Hors des courtines et au-devant de Prêtre Jean marchent vingt pages des principaux, fort bien en ordre : et au-devant d'eux six chevaux fort beaux et richement harnachés : chacun d'iceux mené par quatre hommes honorablement vêtus, à savoir deux aux rênes et deux

⁴⁰ Plus précisément : que pleurent ceux qui s'en attristaient, et que chantent ceux qui s'en réjouissaient.

par-derrrière tenant leurs mains sur la croupe ainsi qu'est menée la mule de Prêtre Jean, et au-devant de ces chevaux marchent ses six mules sellées et bridées, qui sont semblablement conduites par quatre hommes : autour de chacune et au-devant marchent vingt des principaux de la cour sur mules ; avec leurs bedenes⁴¹ déliées à l'entour de leurs personnes : nous autres Portugais marchions devant iceux, au lieu qui nous avait été ordonné. Outre ceux n'y a autres gens à pied, ni à cheval, qui s'en osent approcher de bien loin : car il y a des avant-coureurs tournoyant de lieu à autre sur leurs chevaux ; puis quand ils les sentent foulés ou recrus, ils démontent et en prennent d'autres : faisant faire large et écarter le peuple des chemins, de sorte [qu'on n'y voit personne]. Les Betudetes conduisant la garde du corps marchent aussi d'une longue traite arrière du chemin l'un d'un côté, l'autre de l'autre pour le moins de la portée d'un mouchet⁴² (et quelquefois plus d'un mille s'il y a assez ample campagne). [Mais s'il est nécessaire d'emprunter assez longtemps un chemin pierreux et étroit, les Betudetes se séparent, et celui de droite marche à un mille et demi devant] et peuvent être accompagnés chacun de six mille personnes, faisant mener quant et eux [quatre] lions enchaînés derrière et devant. Ainsi marchent dedans ce pourpris⁴³ ceux qui portent les pierres des églises, auxquels on fait très grand honneur et révérence. Il y a encore une autre chose, sans laquelle Prêtre Jean ne se mettait jamais sur les champs, à savoir cent barils de vin de raisin et de miel, tenant de six à sept quartes par pièce : étant noirs, bien faits, polis, avec leur couvercle de terre, et sellés, de sorte que personne ne s'en ose approcher, ni en prendre aucune chose sans la licence de sa Majesté. On fait porter avec cela cent paniers sur les têtes de cent hommes qui sont couverts et peinturés, remplis de pains de grain, qui ne marchent guère loin de Prêtre Jean l'un après l'autre : à savoir premièrement un baril et puis un panier et derrière eux six hommes qui sont comme contrôleurs de maison, qui font décharger toutes ces choses quand elles sont arrivées au pavillon de Sa Majesté, laquelle fait distribuer le pain et le vin où bon lui semble.

Ibid., chap. XCII, f° 212r°.

Un banquet

[...] Sur ces propos, Sa Majesté fit demander, si nous avions envie de manger : à laquelle nous fîmes réponse que nous lui baisions les mains, et que nous en étions très contents. Et sur ce point nous fîmes conduits dans une grande et longue tente, qui n'avait jamais été tendue, sinon à l'heure, qui fut derrière la grande église,

41 « Bedenes » : manteaux de cuir sans manches (it. *bedene sottili*).

42 « Mouchet » (it. *spingarda*) : mousquet.

43 « Pourpris » : enceinte.

au-dedans le circuit : ayant le ciel tout semé de croix de soie, telles qu'étaient celles de l'autre tente, qui fut dressée sur le lac de baptême : et par dedans était tendue de très belle tapisserie, qui la rendait fort embellie. Et là nous fit dire Prêtre Jean que nous prissions quelque passe-temps et récréation, conférant ensemble de nos particulières affaires. À quoi ayant employé quelque temps nous vîmes apporter en belle ordonnance plusieurs barils de vin, et une grande corbeille pleine de pain de grain, avec plusieurs sortes de viandes qui étaient portées dans de grands plats de terre noire enrichis de très beaux ouvrages, si qu'ils semblaient être d'ambre noire⁴⁴. Les viandes étaient de diverses sortes de chair, diversement apprêtées quasi à notre mode : entre lesquelles y avait des poules entières grandes et grasses, partie desquelles était rôtie et l'autre bouillie et en tel autre nombre de plats en y avait d'autres, qui semblaient à voir être toutes telles que les premières même : mais ce n'étaient que les peaux, dans lesquelles la chair était tant proprement, et d'une si subtile industrie tirée, que l'on n'eût su apercevoir aucune fracture en la peau, qu'on eût jugée être tout entière ; puis ayant fort bien et diligemment chaplé⁴⁵ la chair, et saupoudrée d'une très délicate épicerie, l'avaient remise au lieu d'où elle était tirée. Et était cette peau tout entière, comme nous avons dit, n'y défailant autre chose que les pieds et le col : néanmoins il nous fut impossible pouvoir jamais deviner comment on avait tiré la chair et les os, sans faire aucune ouverture en la peau, desquelles nous mangeâmes très bien à notre plaisir, car elles étaient fort bonnes et délicates. Après cela, on vint à nous servir de grosse chair et grasse, pour laquelle cuire on avait usé d'une si grande diligence, que nous ne pouvions discerner si elle était rôtie ou bouillie. Puis furent assis plusieurs autres mets de viande blanche, et d'autre couleur : partie de chair chaplée, et partie de divers oiseaux et fruits du pays et en aucunes d'icelles y avait force beurre, ès autres graisse de poule : de toutes lesquelles viandes nous voulûmes goûter, de sorte que nous les trouvâmes très bonnes et savoureuses, tellement que nous demeurâmes tous étonnés, comme il se pouvait faire que ceux-ci sussent tant parfaitement et délicatement cuisiner. Entre tous ces barils de vin qui étaient de terre noire, il y en avait un de verre cristallin, avec une grande coupe de même, sourdorée⁴⁶, et une autre d'argent émaillée, excellentement élaborée et enrichie de quatre pierres très fines, qui semblaient saphirs enchâssées en icelles dans un carré environné de plusieurs rubis qui ne la rendaient moins belle que riche.

À la fin du banquet, Sa Majesté nous fit dire que nous nous missions à chanter, baller et récréer à notre mode. Dont aucuns d'entre nous commencèrent à

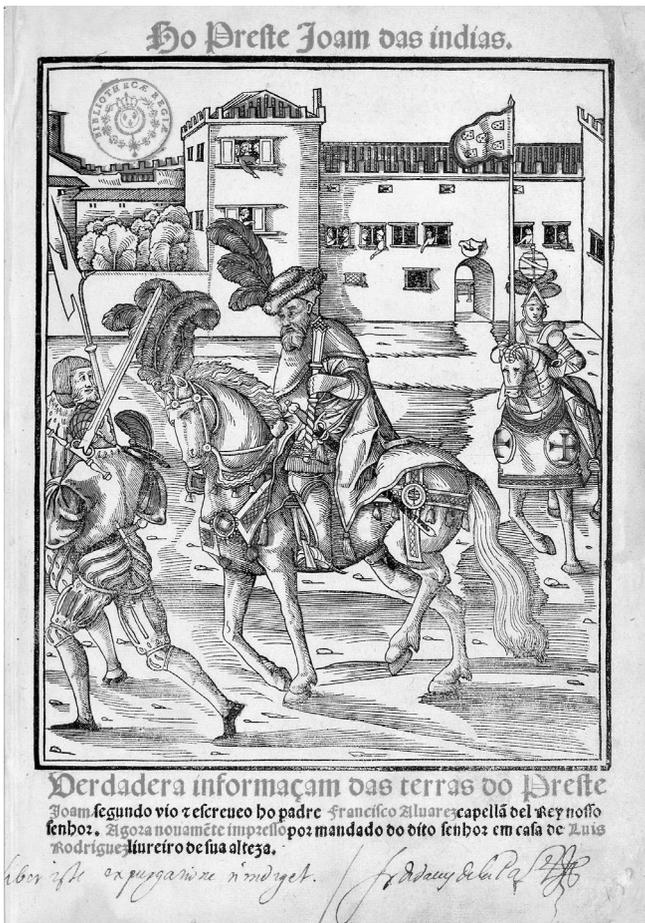
44 *Giavazzo, gïaietto* : variété de lignite bitumineux, solide, d'un noir brillant, utilisé pour les boutons et ornements.

45 Mêlé.

46 lt. *tutta indorata*.

chanter chansons de bal rustiques, en dansant⁴⁷. Et entre nous se trouvèrent aucuns pages de Prêtre Jean, qui nous affirmèrent, aussi l'ouïmes nous, que Sa Majesté était sortie dehors pour nous écouter seulement, et voir ce que nous faisons. Au moyen de quoi nous eûmes égard qu'il ne passât chose entre nous qui ne fût honnête. Ce soir même, Sa Majesté nous envoya vingt et cinq grandes chandelles de cire blanche, avec un chandelier de fer, et un grand bassin de cuivre, où se posait un chandelier, qui avait autant de bouches que l'on nous avait envoyé de chandelles. Nous demeurâmes en cet ébat, sonnante et dansant jusqu'à ce que la minuit passât, tellement qu'étant de retour en nos tentes, il ne tarda guère que le jour commençât à poindre et éclairer de toutes parts.

Ibid., chap. C, f° 232.



Ill. 30. « Prêtre Jean à cheval », dans Alvares, *Verdadura Informação*, 1540

47 Le traducteur élague (« *cantar canzoni in un clavocimbalo che avevamo portato con noi, e dipoi cantammo canzoni di balli de villa saltando* »).

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lahose, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/ London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what special observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31^v°-35^v°. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversement reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emérique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Díaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanesi, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...] Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J.F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à prier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnay : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760)	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691)	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786)	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitienes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582)	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

